

Christina Horvath
Oxford Brookes University



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 3 - 2010
pp. 211-222

Résumé : *Cet article se propose d'examiner le rôle symbolique que Londres et Paris exercent depuis le XIX^e siècle dans la République mondiale des Lettres, en tant que lieux de création, de reconnaissance et de commerce des biens culturels. Je tenterai de comparer les deux villes rivales en analysant leur statut de capitales littéraires, de même que leurs stratégies respectives visant à maintenir leur suprématie dans la compétition internationale des métropoles qui devient de plus en plus acharnée à l'ère de la globalisation. Je m'intéresserai avant tout au rôle joué par les deux capitales dans l'accueil et l'intégration des écrivains originaires des anciens territoires coloniaux et à leur fonction en tant que catalyseurs facilitant la rencontre des cultures. Je passerai en revue les liens que Paris et Londres entretenaient au fil des décennies avec les créateurs exogènes et j'examinerai les conséquences des politiques adoptées par les milieux éditoriaux à l'égard de ces auteurs qui ont contribué à façonner non seulement la littérature française et britannique mais également les canons de la littérature universelle.*

Mots-clés : *Capitale littéraire, édition, champ littéraire, postcolonial, consécration*

Summary: *This article proposes to examine the function of "symbolic capital" that London and Paris have had since the 19th century in the global Republic of Letters. Former imperial centres, the two metropolises have been competing over the centuries for European leadership in the field of the arts and letters. Facilitators of the encounter of various cultures, they continue to attract writers from their former colonial territories and act as symbolic marketplaces where literary value is created, legitimated and traded. I will compare the rivalry of the two cities by analysing their status as literary capitals as well as their strategies for acquiring and conserving leadership in the international competition of cities in an increasingly globalized context. I will discuss the privileged links that London and Paris maintain with writers from their former colonies and the consequences of their respective editorial policies, which permit those authors to achieve recognition and to contribute to national literary canons in France and Britain as well as to world literature.*

Keywords: *Literary capital, publishing, literary field, postcolonial, legitimating*

Depuis l'émergence de la métropole moderne, Paris et Londres occupent une place particulière dans la littérature mondiale. Hauts lieux d'une culture urbaine effervescente et principaux centres de la vie artistique et littéraire d'Europe, les deux villes ont longtemps conservé le monopole de l'édition anglophone et francophone, attirant une foule bigarrée de littérateurs issus de différents contextes nationaux. Y a-t-il une différence majeure entre ces deux capitales rivales qui ont pourtant en commun le cumul d'importantes fonctions économiques, politiques et culturelles sur le plan international ? Paris et Londres, ont-ils réussi à conserver leur statut de capitale culturelle européenne à l'échelle planétaire en s'assurant une place parmi les villes globales ? Quelles stratégies ont-ils élaborées afin de maintenir leur suprématie dans la compétition internationale des villes qui marque notre entrée à l'ère de la globalisation ? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord s'interroger sur la nature des villes globales et des capitales littéraires et établir une série de critères qui permettent de les distinguer.

1. Villes globales ou capitales culturelles ?

Les villes globales, affirme Saskia Sassen, ont la spécificité de fonctionner comme des centres de nouveaux systèmes de coordination et de contrôle, offrant un nombre important de services spécialisés (Sassen, 1991). Selon Sassen, le monde actuel ne compte que trois villes globales : New York, Tokyo et Londres. Malgré son importance internationale au niveau européen, Paris ne peut guère prétendre aujourd'hui à un tel statut puisqu'il n'est pas en mesure d'exercer une influence à l'échelle planétaire. Cependant, il est important de noter que les villes globales ne cumulent pas uniquement des fonctions économiques et politiques mais jouent aussi un rôle vital dans le secteur culturel, dans la mesure où elles hébergent des musées, des maisons d'édition, des spectacles, des concerts, des festivals et des événements sportifs de haut niveau. John Rennie Short souligne l'importance des économies culturelles dans la définition des villes globales :

There are also constellations of urban spectaculars that include urban mega-events and signature architects: the Olympic Games, football's World Cup and music and arts festivals have become a defining feature of global city status. Global cities are enacted, performed and spectacularized (Short, 2006 : 61).

Dans son *Urban Theory*, Short aborde la question de la compétitivité des villes et affirme que le marketing urbain visant à attirer les résidents, les touristes et les investisseurs, a acquis une nouvelle intensité dans le contexte actuel de la mondialisation où chaque ville est en concurrence perpétuelle avec toutes les autres métropoles de la planète. Depuis le déclin des villes industrielles traditionnelles, accéléré par la diminution des coûts de transports et de délocalisation, les métropoles mènent une lutte de plus en plus acharnée pour obtenir un statut de ville globale. Dans cette compétition, la représentation positive des villes et la mise en valeur de leur capital culturel importe autant que leur « intériorisation ». D'après Short, une des stratégies les plus efficaces consiste à attirer des événements sportifs de première importance tels les jeux olympiques ou les championnats internationaux. Ainsi, le fait que Londres ait

gagné le droit d'organiser les jeux olympiques de 2012, atteste de la dominance actuelle de la capitale britannique, même si Paris a prouvé son importance dans le passé en accueillant successivement la coupe du monde de football en 1998 et la coupe du monde de rugby en 2007.

La rivalité entre les deux capitales remonte à plusieurs siècles. Paris réussit à établir sa primauté dans le domaine de la culture dès le XVII^e siècle lorsque, grâce aux efforts de la codification des usages linguistiques, le français détrôna le latin et devint la première langue de conversation et de civilité des élites européennes. Cependant, la révolution industrielle et l'émergence de Londres en tant que première mégapole capitaliste ne tarda pas à modifier ces données. Monica Charlot et Roland Marx notent que la supériorité de la capitale britannique devint écrasante au XIX^e siècle, du moins dans les domaines des embellissements architecturaux, de l'internationalisation de la vie culturelle et de l'organisation de spectacles somptueux célébrant la grandeur de l'empire :

[la métropole impériale] présente le spectacle du plus grand port du monde, de docks en constant agrandissement, du cosmopolitisme d'une population mêlée à tous les échelons de la société ; elle s'offre à elle-même de grandiose fêtes impériales, en particulier à l'occasion des jubilées de la Reine en 1887 et 1897. [...] 'Babylon du Nord', [...] elle fascine écrivains et artistes [...] L'originalité de Londres, entre toutes les capitales du temps, est son immensité et l'impression d'écrasement qu'elle donne à l'étranger (Marx, 1990 : 15).

Au XIX^e siècle, l'Angleterre victorienne est traversée par un processus d'urbanisation sans précédent. Londres voit sa population tripler entre 1850 et 1900 et l'Angleterre est le premier pays dans l'Histoire de l'humanité à être majoritairement peuplé de citadins. Cette période de croissance intense coïncide avec l'âge de l'expansion coloniale qui marque, selon Short, les débuts du marketing urbain (Short, 2006 : 111). Les premières manifestations de celui-ci sont les expositions universelles dont l'histoire peut être lue comme celle de la compétition de Londres et de Paris pour la suprématie économique et culturelle en Europe. Lancée et promue par le prince Albert, époux de la Reine Victoria, la première exposition londonienne fut inaugurée en 1851. C'était une célébration de la créativité industrielle des nations individuelles (Gold, 2005), mais aussi une démonstration de la gloire britannique et d'une avance technologique irrattrapable :

Londres [...] s'est offert une grande fête, certains jours des prix d'entrée « populaires », et toutes les classes avaient pu communier dans l'exaltation triomphale d'une révélation : l'avance des cinquante années prise par le Royaume-Uni grâce à sa précoce révolution industrielle dans tous les secteurs [...] elle a gagné son pari insensé de fonder sa prospérité sur la mutation technique la plus rapide de l'histoire de l'humanité (Marx, 1990 : 25-26).

C'est également un événement international par excellence, avec 6 556 étrangers sur les 13 937 exposants et avec 6 millions de visiteurs. Mais si la série s'ouvre par la Grande Exposition de Londres, il ne faut pas oublier que cet événement est en partie inspiré par les expositions nationales et festivals révolutionnaires

français dont la tradition remonte à 1798 et qui suscitaient immédiatement un intérêt international. Admirée et enviée, la Grande Exposition londonienne est à son tour imitée par l'exposition universelle des produits de l'industrie de Paris qui se tient quatre ans plus tard, du 15 mai au 31 octobre 1855. Située dans le Palais de l'Industrie qui cherche à rivaliser avec le Palais de Cristal, énorme bâtisse de verre conçue à Londres par Joseph Paxton, l'exposition parisienne accueille près de 5 100 000 visiteurs. Elle est suivie par une seconde exposition à Londres en 1862, ayant pour décor le somptueux palais de l'Exposition de South Kensington comportant les deux dômes les plus vastes jamais conçus par un architecte. Si l'engouement des Londoniens paraît moindre que la première fois, l'intérêt suscité à l'étranger est plus important, en partie grâce à l'amélioration des transports et à la popularité croissante du tourisme. Parmi les vingt-deux mille exposants, Roland Marx distingue quatre mille Français, trois mille Allemands, deux mille Italiens et Autrichiens et des délégations venues d'aussi loin que la Chine et le Japon. Si cette exposition atteste encore de la suprématie britannique, celle de 1867, présentant un Paris embelli par les travaux haussmanniens entamés en 1853, marque l'apogée du second empire. Cofinancée par le gouvernement, la ville de Paris et des souscripteurs privés, elle accueille plus de dix millions de visiteurs dont plusieurs têtes couronnées, et 50 226 exposants parmi lesquels plusieurs venus des colonies de l'empire français. L'atmosphère internationale est d'autant plus marquée que la commission impériale d'organisation a demandé à chaque colonie d'installer un décor exotique qui permettrait aux visiteurs de découvrir leurs pays. Ayant réussi à surpasser l'éclat des précédentes expositions britanniques, Paris accueillera par la suite une série d'autres expositions universelles, notamment en 1878, 1889, 1900, 1937 et 1947, mais également nombre d'expositions coloniales. Ces spectacles ont une importance particulière, non seulement parce qu'ils contribuent à internationaliser l'image de la métropole mais également parce qu'ils favorisent la rencontre des cultures, autant sur le plan européen que, grâce à la présence des peuples colonisés, à l'échelle mondiale.

Alors que Londres reste jusqu'au milieu du XX^e siècle le centre du plus vaste empire du monde, Paris réussit à conserver sa prééminence dans le domaine de la culture. Cela semble confirmer la thèse de Pascale Casanova qui affirme que le statut de capitale culturelle est relativement autonome des autres fonctions internationales - politiques ou économiques - assumées par les métropoles (Casanova, 2002). S'appuyant sur les recherches de Fernand Braudel, Casanova montre la suprématie culturelle de Venise, de Rome, de Madrid et de Paris face au pouvoir économique de Florence, d'Amsterdam et de Londres du XVI^e au XIX^e siècle. L'auteur cite également Victor Hugo qui, dans son *Paris-Guide*, place Paris, ville de la révolution, au-dessus de Londres, capitale économique du monde. Ce qui fait la particularité de Paris, résume Casanova, est moins le cumul des fonctions exercées sur le plan national que la notoriété internationale en tant que centre de consécration littéraire :

La fonction littéraire de Paris ne s'exerce pas, ou pas seulement sur le territoire national. [...] Ce n'est pas la capitale de la littérature nationale. C'est, depuis le début du siècle dernier, la capitale de la littérature, c'est-à-dire de l'univers littéraire dans son ensemble. C'est pourquoi, parler de Paris en tant que capitale littéraire, c'est

parler de la capitale dénationalisée d'un espace littéraire qui a acquis son autonomie relative selon un processus qui s'amorce au XVI^e siècle (Casanova, 2002 : 291).

Cherchant à définir la notion de « capitale littéraire », Casanova propose une série de critères dont la liberté politique, la tolérance à l'égard de la vie de bohème, l'élégance et l'intellectualité permettant d'inventer et de perpétuer la liberté de l'art et des créateurs. Cependant, c'est principalement en accueillant les auteurs cosmopolites et les immigrés n'appartenant pas à son aire linguistique qu'une capitale littéraire se distingue des autres métropoles avant tout en consacrant des auteurs. D'après Casanova, Paris est devenu le « méridien de Greenwich de la littérature », représentant le degré zéro du temps de la modernité esthétique, grâce à la consécration des écrivains de la périphérie littéraire qui sont venus « pour emprunter et 'importer' dans leur pays les grandes innovations qu'ils y découvrent » (Casanova, 2002 : 293). Alors que Saskia Sassen refuse à Paris le statut de ville globale, Casanova affirme que, contrairement à Paris, la capitale de la République mondiale des Lettres¹, Barcelone ou Londres n'exercent leur influence que dans leurs aires linguistiques respectives. Ainsi Londres, malgré sa taille exceptionnelle, son évidente modernité et son contrôle de l'empire colonial le plus vaste qui ait jamais existé, ne peut guère rivaliser avec Paris dans la compétition dont l'enjeu est de devenir la « capitale universelle de la pensée universelle ».

2. Lieux de rencontre avec l'Autre

Ce qui rapproche les « capitales culturelles » des « villes globales », est l'influence internationale qu'elles exercent dans différents domaines et l'opportunité qu'elles offrent à leurs résidents de rencontrer l'altérité ethnique et culturelle. Bien avant l'invention du tourisme de masse, les expositions universelles et coloniales constituèrent un cadre unique où les foules urbaines n'ayant pas accès au voyage, pouvaient observer et admirer, parmi d'autres curiosités importées, des spécimens de peuples colonisés, exposés dans des villages reconstitués. Souvent déplacés de force, les habitants des colonies étaient montrés sous la forme souvent critiquée du zoo humain que John et Margaret Gold décrivent en ces termes :

In tune with the Enlightenment preoccupations, the city's showmen freely dispensed knowledge, suitably packaged as organised spectacle [...] Zoos and menageries presented glimpses of the world's fauna. [...] Ethnographic shows turned to their human equivalent, with North American Indians, Eskimos, Lapps, Polynesians, Zulus and Kalahari Bushmen as fashionable attractions. (Gold, 2005 : 51)

Visant à montrer aux habitants de la Métropole les différentes facettes des colonies, ces spectacles servaient également un but idéologique : en représentant les peuples colonisés comme des sauvages, en Angleterre comme en France ils justifiaient l'entreprise coloniale et la mission civilisatrice de l'Occident. En même temps, ils permettaient aux centres impériaux, de se positionner comme des centres du monde civilisé dont la supériorité face au reste du monde semblait aller de soi. Au sommet de leur pouvoir colonial, les deux capitales projetaient une image d'elles-mêmes comme « le degré zéro de l'espace-temps global »².

Cette formule de John Clement Ball (2004) fait écho à l'expression choisie par Pascale Casanova qui décrit Paris comme le Méridien de Greenwich du temps de la modernité, effaçant toute tradition autre que l'esthétique occidentale exportée dans les périphéries littéraires du monde. On sait que la langue des colonisateurs fut un important véhicule de l'exportation des normes esthétiques et littéraires. Dans sa démonstration de ce qui fait de Paris l'unique capitale littéraire du monde, Casanova souligne que, à la différence de l'anglais, le français s'est répandu dans le monde selon le modèle de l'universalité du latin, c'est-à-dire sans l'assistance d'une autorité politique. S'il est vrai que les élites européennes ont adopté le français délibérément à partir du XVI^e siècle, en raison de leur admiration pour le savoir-faire français en matière de mode, de goût, de raffinement et de sensualité, on ne pourrait pas en dire autant des peuples colonisés, sujets de la mission civilisatrice de la France en Afrique et en Asie. Il y a peu de différence à cet égard entre l'anglais et le français, même si la plupart des théories de la francophonie voient la principale différence entre les deux colonisations en un usage différent de la langue des colons, notamment dans l'administration des peuples colonisés. Le succès contemporain de l'anglais comme langue universelle et le déclin conséquent du français s'explique pour beaucoup par la dynamique exceptionnelle de la colonisation britannique qui fut à l'origine de l'empire colonial le plus vaste du monde. L'étendue de l'espace anglophone, devenu démographiquement et géographiquement bien plus important que la zone francophone, explique aussi pourquoi Londres est, et continuera à être, une capitale littéraire influente dans un monde majoritairement anglophone, même si aujourd'hui elle partage ce rôle avec d'autres grandes villes du Commonwealth.

Le passé colonial joue également un rôle particulièrement important dans la démographie des deux métropoles. Si au début du XIX^e siècle, les nouveaux citadins qui affluaient à Paris et à Londres étaient surtout des Européens et des provinciaux, l'immigration d'après-guerre était fortement marquée par le processus de décolonisation en France comme en Angleterre. Alors que Londres accueillait des vagues importantes d'immigrés issus des Caraïbes, de l'Inde et du Pakistan, Paris attirait principalement des Maghrébins et des Africains de l'Ouest (Hamnett, 2003). Entre 1975 et 2000, 450 000 immigrés se sont installés à Londres dont trente-six pour cent venaient des pays du Commonwealth et du subcontinent indien. En 2000, quarante-neuf pour cent des minorités ethniques vivant en Angleterre résidaient à Londres, transformant la métropole en une véritable « cosmopole » (Storkey et Lewis, 1996). Par rapport aux années 1960 où la population de la capitale britannique était de prédominance blanche et mono-ethnique (malgré la présence de quelques communautés culturelles dont l'irlandaise, la juive et la chypriote), aujourd'hui la structure ethnique de la ville est marquée par une présence significative de minorités visibles (la population de couleur représentait vingt-neuf pour cent en 2001, soit plus de deux millions de personnes). Si aujourd'hui, dans le centre de Londres, les résidents d'origines non-européennes représentent près d'un tiers de la population, dans certaines communes comme Newham, Brent ou Tower Hamlets, ils sont même devenus majoritaires.

A l'instar de Londres, la région parisienne accueille également une part importante de l'immigration postcoloniale (1 280 000 en 1990, soit quatorze pour cent de la population). En 1990, les groupes ethniques les plus significatifs

étaient les Algériens (230 000), les Marocains (150 000), les Tunisiens (70 000), suivis par les communautés d'Afrique Noire (Maliens, Sénégalais, Congolais, Camerounais, Ivoiriens, etc.) représentant 150 000 ainsi que par les ressortissants des Départements d'Outre-mer. En France, où l'immigration massive commença au XIX^e siècle avec l'arrivée des premières vagues de travailleurs de provenance de Belgique, d'Italie et d'Europe de l'Est, un tiers de la population est d'origine étrangère. Si ce chiffre rapproche l'Hexagone du Canada et des États-Unis, les Français, contrairement aux Nord-Américains, hésitent à reconnaître leur héritage multiethnique et la présence de plus en plus importante des communautés sur le sol national. La France préfère poursuivre son propre modèle d'intégration fondé sur l'assimilation et les principes républicains de la laïcité et du respect des droits individuels. Par conséquent, l'autoreprésentation des Français repose toujours sur l'idée de l'État-nation et n'accorde que très peu de place à la diversité ethnique et culturelle. Certes, la population d'origine immigrée est plus mélangée avec la population d'origine nationale en France qu'en Angleterre et la distribution spatiale des immigrés y est déterminée plus par la classe sociale que par l'ethnicité (Noin et White, 1997). Toutefois, les minorités ethniques ont moins été invitées à participer à la construction de la nation qu'à accepter celle-ci comme un produit fini (Derderian, 2004 : 13). Comme le suggère Richard Derderian, l'appartenance des citoyens issus de l'immigration dépend de leur capacité de gagner en visibilité, de participer à la formation de nouveaux discours nationaux et de contribuer à la création de nouveaux canons littéraires et artistiques. Ceci n'est possible que dans la mesure où les institutions symboliques de la culture nationale les reconnaissent et acceptent de participer à leur consécration publique³.

3. Bastions de l'institution littéraire

En Europe, affirme Pascale Casanova, Paris seul détient le titre de capitale littéraire, en raison du rôle majeur qu'elle joue dans la consécration des créateurs venus d'en-dehors de l'aire francophone. L'auteur de *La République mondiale des Lettres* illustre cette thèse en énumérant une série d'auteurs d'origines non-francophones qui, de Beckett à Cioran et de Garcia Marquez à Joyce, ont trouvé la gloire dans la capitale française, bénéficiant de la reconnaissance des milieux littéraires parisiens avant d'être unanimement reconnus dans le monde. Selon Casanova, le pouvoir de consécration de Londres se limite au Commonwealth, du fait que la ville métropole n'attire que les auteurs anglophones. En revanche, la capitale anglaise participe pleinement à la consécration des auteurs britannique issus de l'immigration et à la promotion des écrivains de langue anglaise, contrairement à Paris où les littérateurs francophones suscitent généralement peu d'enthousiasme. Ainsi, paradoxalement, des auteurs russes ou sud-américains de talent ont en principe plus de chance d'être salués à Paris que leurs homologues belges, suisses ou québécois qui semblent être les grands perdants de la vocation littéraire universelle de la capitale française. Si leurs œuvres sont distribuées en France, c'est presque exclusivement grâce à une coédition ou encore plus souvent à la vente des droits à une maison française. Les initiatives répétées du Canada d'exporter des titres québécois vers la France ont montré que les auteurs francophones qui ne sont ni français, ni assez exotiques aux yeux du

public, ne peuvent vendre leurs livres en Hexagone que sous condition d'une stratégie publicitaire ne mettant guère en avant leurs origines. Les auteurs francophones d'Afrique constituent une exception à cette règle générale dans la mesure où ils continuent à être majoritairement publiés en France, souvent par des maisons d'édition prestigieuses qui, comme Gallimard, Hatier, Actes Sud ou le Serpent à Plumes, leur consacrent des collections spécialisées. Ces éditeurs ont certes l'ambition de promouvoir une littérature qui, en raison du manque d'infrastructures et d'un public lettré et solvable, ne saura guère exister sans leur paternalisme. Toutefois, la déception de nombreux auteurs qui, étiquetés et traités comme inférieurs à leurs collègues français, préfèrent fuir leurs éditeurs prestigieux, atteste des limites de cette consécration qui ne permet pas aux auteurs francophones d'intégrer le champ littéraire français.

S'il y a une part de vérité dans l'observation de Casanova qui oppose l'édition française tournée vers la littérature universelle à l'industrie britannique du livre, davantage préoccupée par la production anglophone, la réalité est certainement plus complexe, surtout si l'on prend en considération les évolutions récentes des industries culturelles marquées par la mondialisation et les particularités de l'édition du livre dans les deux pays. Les maisons d'édition en Europe sont entrées dans l'ère industrielle vers 1850. L'Angleterre où la mécanisation de la papeterie, la reliure et de l'imprimerie se sont développées plus tôt que sur le continent pour satisfaire les demandes des journaux, très à l'avance sur leurs homologues européens, fut à l'origine de la plupart des progrès technologiques (Parinet, 2004). A la fin du XIX^e siècle, la France, l'Allemagne et les Etats-Unis sont devenus les principaux rivaux de la Grande Bretagne dans la recherche de techniques innovantes et la production des machines. Aujourd'hui, produisant pour un marché plus vaste, l'industrie du livre en Grande Bretagne a toujours un rôle éminent en Europe, avec plus de 110 000 titres produits par an (Eliot, 2003), alors qu'en France la production annuelle ne dépasse guère les 65 000 titres (65 745 en 2003, 65 345 en 2004 et 66 728 en 2005). Mise à part cette différence de taille, l'édition britannique et son homologue français semblent soumises aux mêmes mutations contemporaines : l'accélération de la concentration, le renforcement continu d'un nombre limité de grands groupes, la place grandissante des *best-sellers*, la médiatisation accrue du livre, le nombre toujours croissant de nouveautés et « le développement d'une littérature populaire diffusée massivement et dont certains traits semblent porter la marque d'un mode de production industriel » (Rouet, 2007 : 7). La conglomération et la compétition sont des phénomènes caractéristiques aussi bien en Angleterre où les années récentes ont vu l'acquisition de Random House par Bertelsmann ou l'achat de Hodder Headline par Hachette, qu'en France où deux grands groupes, Hachette /Lagardère et le Groupe de la Cité se sont disputé le contrôle de maisons aussi importantes que Larousse, Bordas ou Nathan. Depuis le début des années 1990, l'édition du livre dans les deux pays semble pleinement entrée dans l'ère des conglomérats internationaux rassemblant des activités très disparates. Ceci a pour principales conséquences une extrême internationalisation du marché et une importance accrue de stratégies de marketing, d'influence médiatique et de savoir-faire communicationnel (Rouet, 2007 : 74).

Interrogeant le rôle clef que le marketing joue dans la production de la littérature contemporaine en Grande Bretagne, Claire Squires remarque que, bien au-delà de la simple publicité ou de la promotion des livres, le marketing est un processus réactif et proactif qui commence par l'évaluation des désirs du public, suivie par la production et promotion des produits qui cherchent à satisfaire les besoins perçus (Squires, 2007 : 51). Intermédiaire culturel entre l'industrie et le consommateur, le marketing participe activement à la construction de la signification de la littérature contemporaine, la représente sur le marché et influence sa réception. Dans le processus de création et d'attribution de valeur littéraire, souligne Squires, les stratégies de marketing des maisons d'édition exercent un rôle aussi cardinal que les prix littéraires ou la réception médiatique. Or, la stratégie de marketing constitue la première grande différence entre les deux systèmes éditoriaux. Contrairement à l'Angleterre où le format du livre, le dessin de la couverture et les revues de presse citées sur la quatrième jouent le rôle le plus déterminant dans le branding d'un produit, en France la renommée de la maison d'édition prime sur l'apparence physique du livre dans le choix du lecteur. Une analyse récente (*Book Publishing in Britain*, 1999) révèle que quatre-vingt pour cent des lecteurs britanniques sont indifférents au nom de l'éditeur, leur choix étant fondé sur l'auteur, le sujet et l'image sur la couverture. Claire Squires cite quelques exceptions qui ne font que confirmer cette règle, comme les livres de poche de Penguin, les recueils de poésie de Faber and Faber, Picador, Pandora et les volumes de la collection Virago Modern Classics reconnaissables par leur caractéristique couverture verte. Le contraire de cela semble être la règle en France où les produits des maisons littéraires les plus illustres sont généralement dépourvus de tout autre attrait que la couverture distinctive de l'éditeur (couverture crème lisérée de rouge pour Gallimard, étoile bleue sur fond blanc pour Minuit, couverture jaune pour Grasset, etc.) et le bandeau rouge indiquant les lauréats des prix littéraires. Tout en estampillant de leur marque les écrivains qu'ils intronisent, les éditeurs littéraires consolident leur propre prestige et leur pouvoir de consécration.

Une comparaison des prix littéraires les plus prestigieux en France et en Grande Bretagne révèle une autre différence majeure et explique pourquoi le monde éditorial parisien a la réputation d'être centré sur la production franco-française aux dépens des auteurs francophones. Fondé en 1902 et décerné pour la première fois en 1903, le prix Goncourt est le prix littéraire le plus reconnu en France. Il n'a été attribué à des auteurs francophones qu'à six reprises depuis sa création : en 1921 au Martiniquais René Maran, en 1979 à la Québécoise Antonine Maillet, en 1987 au Tunisien Tahar Ben Jelloun, en 1992 au Martiniquais Patrick Chamoiseau, en 1993 au Libanais Amin Maalouf et en 1995 au Russe Andreï Makine. Inauguré en 1969, le Man Booker Prize est le premier prix du monde anglophone qui, contrairement au Pulitzer Prize associé aux Etats-Unis, a son comité basé à Londres. Il a la vocation explicitement supranationale de récompenser le meilleur roman de l'année écrit en anglais par un auteur ressortissant du British Commonwealth et publié par une maison d'édition située au Royaume-Uni. Bien plus prestigieux que le Commonwealth Authors' Best Book Award, destiné à reconnaître le meilleur romancier non-anglophone, le Booker Prize a une importance particulière dans la mesure où il confère, depuis le centre de l'ancien empire, reconnaissance littéraire à des

romans qui reflètent soit la culture des pays ayant fait partie de l'empire, soit l'émergence d'identités hybrides en une Grande-Bretagne transformée par la présence des communautés ethniques issues des anciennes colonies.

D'après Luke Strongman, le Booker Prize se voulait dès sa création un prix international majeur, capable de rivaliser avec le Goncourt. Cependant, si le Goncourt servait de modèle pour le Booker, ce dernier devait pour sa part inspirer en 1986 la fondation du Grand Prix de la Francophonie de l'Académie Française. Contrairement au Booker Prize qui ne fait aucune différence entre les auteurs britanniques et ceux du Commonwealth, ce dernier ne cherche à récompenser que les auteurs issus des anciennes colonies françaises pour qui le Goncourt reste le plus souvent hors d'atteinte. Destiné à récompenser une production implicitement considérée comme mineure, ce prix ne peut avoir ni le même prestige, ni le même pouvoir de consécration que le Goncourt ou le Booker Prize. Le simple fait d'établir un prix rien que pour récompenser les auteurs francophones, témoigne de l'étanchéité persistante des catégories « littérature française » et « littérature francophone », ainsi que celle de leur hiérarchie sous-jacente. En Angleterre, où parmi les auteurs édités à Londres et couronnés par les prix les plus prestigieux, l'on trouve des auteurs « postcoloniaux » dont Sam Selvon, V.S. Naipaul, Anita Desai, Salman Rushdie, Amitav Gosh, Hanif Kureishi ou Zadie Smith, il ne semble pas y avoir un tel clivage. Contrairement à la catégorie « francophone » qui en France sert trop souvent d'étiquette fourre-tout pour labelliser des écrivains français d'origine maghrébine ou africaine, la distinction entre écrivains britanniques et anglophones a peu d'importance en Grande-Bretagne. Les auteurs anglophones rencontrent moins de difficultés que leurs homologues francophones à s'intégrer à la littérature de langue anglaise et sont largement reconnus et légitimés par la critique universitaire britannique.

Nous avons vu que la rivalité avec Londres ne menace pas l'hégémonie de Paris en tant que capitale littéraire du monde francophone. Toutefois, la mondialisation et l'internationalisation du marché du livre contribuent aujourd'hui à l'émergence de nouveaux lieux de consécration qui risquent de mettre en péril ce statut quo. Traditionnellement peu reconnus par la critique académique en France, les auteurs francophones semblent susciter de plus en plus d'intérêts en Amérique du Nord. Les universités états-uniennes et canadiennes n'influencent pas que la réception des auteurs francophones; elles se transforment également en lieux d'accueil et de création pour un nombre croissant d'auteurs en leur offrant des chaires et des postes d'enseignants. Dans un contexte désormais mondialisé, les écrivains francophones deviennent de plus en plus nomades et cosmopolites : il n'est pas rare d'observer que les auteurs issus des anciennes colonies ne font que transiter à Paris et, une fois leurs études universitaires terminées et leurs premiers livres parus, ils quittent la capitale française pour s'envoler vers d'autres horizons. Pour ne citer que quelques exemples, Alain Mabanckou enseigne aujourd'hui à Los Angeles, Kangni Alem au Wisconsin, Abdourahman Waberi à Boston et Édem Awumey à Ottawa. Alors que ces écrivains continuent à publier leurs œuvres à Paris, leur statut d'écrivain et d'intellectuel est consolidé par une seconde instance de consécration située hors l'Hexagone. Il serait intéressant d'étudier plus en détail comment cette nouvelle internationalisation du monde littéraire francophone

modifie la reconnaissance des auteurs en France et si elle leur permet de se libérer de l'emprise de Paris en tant que capitale littéraire imposant les normes et fixant les canons. Toutefois, il paraît incontestable que la République mondiale des Lettres, plutôt que d'être un univers centralisé tel qu'il était encore au XIX^e siècle et tel que le décrit Pascale Casanova, ou même bipolaire, partagé entre Paris et Londres, tend aujourd'hui vers une multipolarité où une série de lieux de consécration libèrent les auteurs progressivement du poids des normes littéraires dictées par une unique capitale incontestée.

Notes

¹ Pascale Casanova n'est pas la seule à nier le statut de capitale culturelle de Londres. Curieusement, le volume collectif qui accueille le texte de Casanova sur « Paris, méridien de Greenwich de la Littérature » parmi d'autres articles consacrés à Berlin, Potsdam, Saint-Pétersbourg, Moscou, Vienne, Madrid et Rome, ne fait aucune mention de Londres. On peut se demander quelle est la raison de cette exclusion de Londres de la catégorie des capitales culturelles européennes, malgré l'évidente importance de la capitale britannique dans l'émergence de la modernité urbaine.

² Dans *Imagining London. Postcolonial Fiction and the Transnational Metropolis*, John Clement Ball recourt à une terminologie similaire de celle de Casanova en parlant des stratégies impérialistes de Londres dans les colonies: « In the late nineteenth and early twentieth century, London was the great metropolis, the world's largest city. 'The Heart of the Empire' [...], London projected itself to the inhabitants of its pink-stained territories as the centre of the world, the fountainhead of culture, the zero-point of global time and space » (Ball, 2004 : 4).

³ « Not unlike blacks in Britain, North Africans have been subjected to a form of cultural racism. Similar to biological racism discredited by the Nazi Past, cultural racism posits absolute cultural differences or ethnic divides that negate the possibility of immigration or peaceful coexistence. Prominent cultural institutions [...] function as symbols and sources of national culture that are at odds with or threatened by particular ethnic minority communities. Paul Gilroy comments on Britain seem especially applicable to France" (Derderian, 2004 : 12).

Bibliographie

Ball, J.C. (2004) *Imagining London. Postcolonial Fiction and the Transnational Metropolis*. Toronto: University of Toronto Press.

Casanova, P. (1999) *La république mondiale des Lettres*. Paris : Editions du Seuil.

Casanova, P. (2002) « Paris, méridien de Greenwich de la Littérature » in Charle C. et Roche D. (éd.) *Capitales culturelles capitales symboliques. Paris et les expériences européennes*. Paris : Publications de la Sorbonne.

Charlot, M. et Marx R. (1990) *Londres, 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*. Paris: Autrement.

Dennis, R. (2008) *Cities in Modernity: Representations and Productions of Metropolitan Space, 1840-1930*. Cambridge : Cambridge University Press.

Derderian, R.L. (2004) *North Africans in Contemporary France : Becoming Visible*. New York; Basingstoke : Palgrave Macmillan.

Eliot, S.J. (2003) « Continuity and Change in British Publishing, 1770-2000 » in *Publishing Research Quarterly* 19(2). New York: Springer.

Gold, J. R. et Gold, M.M. (2005) *Cities of Culture. Staging International Festivals and the Urban Agenda, 1851-2000*. Ashgate: Burlington.

Hamnett, C. (2003) *Unequal City : London in the Global Arena*. London: Routledge.

Noin, D. et White P. (1997) *Paris*. Chichester: Wiley.

Parinet, E. (2004) *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine, XIX^e-XX^e siècle*. Paris : Seuil.

Sassen, S. (1991) *The Global City New York, London, Tokyo*. Princeton: Princeton University Press.

Schifano, E. (2003) *L'édition africaine en France : portraits*. Paris: L'Harmattan.

Short, J.R. (2006) *Urban Theory : a Critical Assessment*. New York: Palgrave Macmillan.

Squires, C. (2007) *Marketing Literature. The Making of Contemporary Writing in Britain*. London: Palgrave Macmillan.

Storkey M., Maguire, J. et Lewis, R. (1997) *Cosmopolitan London Past, Present & Future*. London: London Research Centre.

Strongman, L. (2002) *The Booker Prize and the Legacy of Empire*. Amsterdam: Rodopi.